

FLORENT Frédéric Pierre
 Vic. d'Académie Manges 22 mars 1844
 Tonnerre Angers 19. XII. 1863
 Minire " 21. 5. 64
 S/diane " 10 6. 65
 diacy " 26. 5. 66
 prêtre " 21. XII. 1867
 Était à Combré à sa prière (1866)
 Vic. Pin en Manges 3 Décembre 1870
 Vic. S. Laurent dsantels 9 - 1. 1876
 Curé de Neuvy 13. 4. 1879

4 juillet 1868, autorisé à entrer
 aux missions étrangères. En novembre
 il est de retour à Combré

retiré à Neuvy 1924 juillet
 décédé à Neuvy 1- juillet 1925
 (S.B. 597)

pour tailleurs d'habit

études à Cambes

ment, pieusement, après avoir reçu en pleine connaissance les derniers sacrements de la sainte Eglise.

Les obsèques de M. Ménard furent célébrées le jeudi 2 juillet à 11 heures du matin. Toute la paroisse tint à honneur de rendre les derniers devoirs à son très vénéré curé, le Conseil paroissial, le Conseil municipal, la subdivision des sapeurs-pompiers, les écoles prirent place dans le cortège. Le cercueil fut porté par les pompiers et un groupe de paroissiens. M. de Bodard, maire de L'Hôtellerie, le président du Conseil paroissial, M. Hombert et des prêtres du cours tenaient les cordons du poêle. La levée du corps fut faite par M. le chanoine Der soir, archiprêtre de Segré, assisté de M. le chanoine Bernier, supérieur de Combrée, et entouré de plusieurs professeurs du collège et de nombreux prêtres de l'Anjou et de la Mayenne. Toutes les maisons du bourg étaient fermées en signe de deuil. La messe fut chantée par M. Sarrazin, curé de Nyoiseau, faisant diacre et sous-diacre MM. Arthuis et Charon, enfants de la paroisse; M. Lefort, curé de La Ferrière dirigeait les cérémonies. La messe terminée, M. le Supérieur de Combrée monta en chaire et, après avoir donné lecture d'une lettre de Monseigneur l'Evêque d'Angers, très flatteuse pour le défunt et les paroissiens, il prononça l'éloge funèbre du digne curé. Il fit ressortir toutes ses qualités, avec cette délicatesse d'expression dont il a le secret, son émotion était visible et, en l'entendant, bien des larmes coulèrent. Je dois à la vérité de dire que c'est grâce aux notes qui m'ont été remises que j'ai pu travailler à la composition de cet article, et je regrette de n'avoir pu sténographier le discours de M. le Supérieur pour en faire jouir les lecteurs de *la Semaine*.

Le discours de M. le chanoine Bernier achevé, l'absoute et la conduite au cimetière furent présidées par M. Sarrazin. Au cimetière, M. de Bodard, au nom de la commune, adressa avec ses remerciements un salut du cœur au vénéré défunt dont les restes mortels reposent dans la tombe de sa mère et de sa grand'mère.

Cher M. Ménard, tous ceux qui vous approchaient vous aimaient et vous estimaient. Tous, paroissiens, confrères, parents, amis, nous garderons pieusement votre souvenir, parce que nous savons, comme l'a si bien dit M. Bernier, que Dieu qui voit des taches dans ses anges en découvre aussi dans ses saints, que la vie la plus parfaite n'en est pas exempte, nous prions pour que sa divine Miséricorde vous introduise au séjour des élus, où sûrement vous n'oublierez ni paroissiens, ni confrères, ni parents, ni amis.

G. H.

M. l'abbé Florent, ancien curé de Neuvy

Je cède à d'affectueuses instances en écrivant cette notice. D'autres semblaient mieux indiqués que moi pour cette tâche; ni le talent ne leur fait défaut, ni la connaissance intime du vénéré défunt, ni le filial attachement pour une chère mémoire. On m'a fait observer qu'en somme j'étais sa plus ancienne connaissance, que près de quarante années passées ensemble dans le même canton avaient établi entre nous des liens fort étroits, et que le bon curé de Neuvy manifestait pour son doyen, avec une réelle estime, une profonde et

sincère affection. Comment résister à de pareils arguments? Je cède et je prends la plume.

Frédéric-Pierre Florent est né à Saint-Macaire-en-Mauges, le 22 mars 1844. Que dire de sa famille, sinon qu'elle était, comme on en voit tant d'autres dans notre Vendée angevine, dans notre pays des Mauges; pour preuve, qu'elle a donné à ce diocèse trois prêtres cousins germains. Mais je ne puis m'empêcher, à son occasion, d'admirer la fécondité de cette belle paroisse de Saint-Macaire, à la foi solide comme le granit de ses carrières, qui méritait récemment d'être inscrite au tableau d'honneur pour le nombre de ses vocations sacerdotales. C'est toute une pléiade de prêtres dont beaucoup ne sont plus, dont plusieurs vivent encore. Ma pensée se plaît à évoquer tout un sénat de vénérables chanoines; et parmi eux les figures aimées de mes anciens professeurs, les Brin, les Rivereau, les Abellard; puis aussi celle de l'un de mes élèves: j'ai nommé le chanoine Pierre Rivereau, enlevé trop tôt à la science et à notre Université catholique.

Dans cette pléiade, l'abbé Florent ne le cédait à ses compatriotes ni par le talent, ni par le zèle, ni par les qualités du cœur. Il eût pu aspirer, comme eux, aux postes les plus élevés. Ceux qui le connaissaient eussent vu plutôt en lui un tempérament de missionnaire. Il avait la parole vibrante et chaleureuse; il avait l'ardeur des sentiments, il avait la hardiesse des initiatives: avec cela, une santé robuste capable de résister à toutes les fatigues, il eût fait un magnifique entraîneur d'hommes. La Providence avait d'autres vues sur lui; elle le réservait pour la paroisse de Neuvy. L'instrument de la Providence fut la noble châtelaine dont, après plus d'un quart de siècle, le souvenir embaumé est resté en vénération dans toute la contrée. M. l'abbé Florent était vicaire du Pin-en-Mauges. De son château tout voisin de La Morosière, M^{me} la vicomtesse des Cars avait observé ce jeune prêtre; elle l'avait apprécié. Quand il s'agit de donner un successeur à M. le curé Supiot, qu'une maladie terrible avait contraint de prendre sa retraite avant l'âge, elle demanda à Mgr Freppel le vicaire du Pin pour le remplacer. L'illustre évêque pouvait-il refuser quelque chose à la grande chrétienne qui l'avait si magnifiquement aidé pour ses œuvres, et notamment pour la fondation récente de son Université catholique? La requête fut agréée et, le 4 avril 1879, M. l'abbé Florent devenait curé de Neuvy.

En prenant possession de sa paroisse, il eût pu la saluer dans les mêmes termes que le prophète s'adressant à la petite cité de Bethléem. Chère paroisse de Neuvy, tu n'es pas la plus grande entre toutes celles de ce canton. Tu ne l'emportes ni par le nombre de tes habitants, ni par la prospérité de tes industries, ni par l'activité de ton commerce. Tes vieilles maisons, le long de tes rues tortueuses, ne connaissent pas la régularité des alignements modernes. Avec tes routes étroites qui s'en vont serpentant à travers la campagne, tu as conservé l'aspect des vieux bourgs d'autrefois. Qu'importe, si tu as conservé en même temps ta foi des anciens jours, tes mœurs patriarcales, ton amour de la religion, solide comme les grands chênes, comme les châtaigniers géants de ton territoire.

Dès ce jour, sans rien voir autre chose, l'abbé Florent se donna tout entier à sa paroisse; il s'y donna corps et âme. Cultivées par un vail-

lant travailleur, les meilleures terres peuvent être améliorées ; les vignes les plus belles peuvent produire de plus riches vendanges. Le lot échu en partage au jeune curé était un lot de choix ; par son zèle, par son activité, par son dévouement il le mit encore en valeur.

J'admire tout d'abord la vigilance avec laquelle il s'appliqua à préserver les âmes confiées à ses soins. Il avait l'œil perspicace, et rien de ce qui pouvait être un péril ne lui échappait. Entendait-il parler de quelque feuille malsaine, comme il en est tant, hélas ! sur notre terre de France, et que l'on répand à foison ? Avait-il vent de quelque divertissement dangereux qui tendait à s'introduire au sein des familles ? Il n'était pas le chien muet dont parle l'Écriture. Il montait en chaire. Avec la liberté d'une parole tout apostolique, avec une autorité à laquelle rien ne pouvait résister, il fustigeait le désordre ; certains esprits forts pouvaient crier à l'intransigeance ; mais, en fin de compte, il avait obtenu gain de cause, et tout rentrait dans le calme.

Le curé de Neuvy faisait plus que préserver ; il instruisait son peuple, et il l'instruisait solidement. Dieu lui avait octroyé dans une large mesure le don de la parole. Ce don, il le mit tout d'abord au service de l'enfance et de la jeunesse. Sans doute, il avait à son aide de magnifiques écoles chrétiennes, généreusement entretenues par les libéralités de ses châtelains, dirigées par des maîtres de choix. Ce n'était pas assez pour son zèle. Nous entendions parler avec admiration de ces catéchismes du dimanche, où il attirait, où il retenait, jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans, où il captivait jeunes gens et jeunes filles par le charme et la variété de son enseignement. Étonnez-vous et enviez, pauvres prêtres qui avez tant de peine à retenir vos enfants jusqu'à la troisième communion.

Sa parole, il la mettait avec le même zèle, avec le même succès au service des mères de famille. Il a composé à leur intention un cours complet de plusieurs années, où il leur retrace, avec la sublimité de leur mission, l'austérité de leurs devoirs, où il entre dans tous les détails pratiques qui doivent faire d'elles des femmes selon le cœur de Dieu. Que de livres imprimés qui seraient bien pâles en face des instructions du curé de Neuvy !

Sa parole ! Chaque dimanche, du haut de la chaire, il l'adressait à son peuple ! Toujours nourrie de doctrine, toujours variée, pittoresque, souvent pathétique, et s'élevant aux accents d'une haute éloquence. Il répétait souvent, et je le lui ai entendu dire : « J'ai conscience d'avoir instruit ma paroisse, et j'espère que cela m'obtiendra miséricorde au tribunal du bon Dieu. »

Ai-je besoin d'ajouter que cette parole se faisait plus douce, plus intime, plus persuasive, plus réconfortante au tribunal de la pénitence ? Chaque matin, de très bonne heure, il était à son poste, à la disposition de tous et de toutes ; et les âmes trouvaient dans sa direction lumière, force et ferveur. Ai-je besoin d'ajouter que dans cette église, dans cette paroisse, la vie chrétienne coulait à pleins bords, entretenue par la nombreuse assistance à la messe quotidienne, accrue par la fréquentation de la Table sainte ?

Puis, comme le cher curé aimait son église ! Il fallait l'entendre décrivant avec enthousiasme tous les embellissements qu'il y avait

mis. Il fallait l'entendre parler des cérémonies pieuses qu'il se plaisait à y organiser; notamment cette adoration du Vendredi Saint où tout un peuple, dans un pieux défilé, vient baiser les pieds du magnifique christ dont le pasteur est si fier. Je n'ose pas dire que, dans la pratique, la liturgie soit toujours respectée. Mais le bon Dieu doit être indulgent pour ceux qui, dans la ferveur de leur piété, se permettent parfois vis-à-vis du culte des libertés très grandes.

Le cher curé a mené cette vie pendant quarante-cinq années d'un ministère où je ne découvre rien de saillant, mais où son intelligence, son cœur, ses forces, tout ce qu'il a et tout ce qu'il est appartient à son troupeau. Il accompagne ses enfants du berceau à la tombe; il les suit à toutes les étapes de la vie. Il n'aime rien tant que Neuvy; il ne trouve rien de comparable à Neuvy. Et pourtant — je ne puis omettre ce qui est chez lui un trait de caractère — Dieu me pardonne, je l'ai entendu parfois dire beaucoup de mal de Neuvy. Rassurez-vous, chers paroissiens, et ne soyez pas scandalisés. Le cher curé avait parfois des idées noires. Son humeur était si changeante, son tempérament si mobile! Puis, pour amuser les autres, pour se divertir lui-même (et il le faisait avec tant de verve), il se plaisait au paradoxe; il allait aux extrêmes dans la louange; il allait aux extrêmes dans la critique. Chez lui, pas de mesure. Avec cela, un grand esprit d'indépendance dans les jugements; un grand amour de la nouveauté, qui le faisait suivre avec passion tous les progrès, toutes les découvertes, et qui en prenait pour sa commodité tout ce qu'il pouvait. Ne l'avons-nous pas vu, par exemple, avant le perfectionnement de la bicyclette, bravement juché sur ces machines à deux roues inégales qui nous semblent dater d'avant le déluge? A quatre-vingts ans passés ne pédalait-il pas encore comme un jeune homme? Ne faisait-il pas encore sur sa bicyclette de vraies randonnées?

Il restait jeune en effet de corps, d'esprit et de cœur. Une seule infirmité: ses yeux, comme ceux d'Isaac, s'étaient obscurcis. Il lui fallut songer à la retraite, accepter un successeur. Quelle épreuve, quel coup pour un homme tel que lui! Renoncer à la direction d'une paroisse tant aimée, à la chaire, au confessionnal; se sentir encore plein de vigueur et s'ensevelir à moitié dans l'inaction de la mort! Il ne put pourtant se résoudre à quitter son cher Neuvy; il trouva un adoucissement à son sacrifice dans les délicates prévenances de son successeur, dans l'inaltérable attachement de ses paroissiens.

Soudain, la mort est venue se dresser devant lui. Le matin, comme d'habitude, il était monté à l'autel; il se préparait à partir en voyage.

Un malaise inconnu l'arrête au départ; dans le cours de la journée, il éprouve quelque soulagement; le médecin se rassure. Et voici que, sur le soir, une crise nouvelle se déclare. Une minute, deux minutes. M. le Curé se meurt! M. le Curé est mort. Son corps est inerte; son âme a paru devant Dieu, nous montrant une fois de plus le peu que nous sommes et la nécessité d'être toujours prêts au départ.

La paroisse de Neuvy a fait à son ancien curé des funérailles triomphales. Partout le long des rues des tentures de deuil; dans l'église, un déploiement de décor funèbre à rendre jalouses les paroisses des plus grandes cités, un long cortège de prêtres apportant leur pieux hommage à un vétéran du sacerdoce; mais ce qui vaut mieux que tout

cela, l'affluence recueillie de toute une paroisse accompagnant de ses prières, à sa dernière demeure, le pasteur qui, pendant près d'un demi-siècle, fut à la fois sa tête et son cœur. À la fin de la cérémonie religieuse, M. le Doyen de Chemillé monta en chaire. Ce qu'il a dit, ce que son cœur lui a inspiré, la notice qu'il dépose sur la tombe d'un confrère vénéré et aimé le reedit en d'autres termes et sous une autre forme. Le long et pieux cortège se dirigea vers le champ du repos. En présence du cercueil que la terre va recevoir, au nom de la population tout entière, M. le comte de Lévis-Mirepoix, maire de Neuvy, se fait l'interprète éloquent de la reconnaissance publique à l'égard du prêtre qui a occupé une si grande place dans la vie des familles. Il lui adresse l'adieu chrétien qui est un au revoir plein d'espérance. Maintenant, M. le curé Florent repose au milieu de sa famille religieuse tant aimée, aux côtés de sa vénérable mère, dans le petit cimetière de Neuvy.

Dormez, dormez, foule des cimetières;
Ne levez pas vos fronts inanimés;
Pour vous la terre a versé ses prières;
Dormez, dormez !

A. FILLAUDEAU.

M. l'abbé Abel Bry, curé de Saint-Philbert-en-Mauges

Le vendredi 26 juin, la paroisse de Saint-Philbert-en-Mauges rendait les derniers devoirs à la dépouille mortelle de celui qui, pendant six ans, avait été son pasteur très aimé : M. l'abbé Bry, décédé l'avant-veille. Elle lui avait prodigué, au cours de sa maladie, les marques de la plus touchante sympathie, aussi peut-on dire qu'elle vint tout entière assister à la cérémonie funèbre.

Ce fut à Sainte-Christine qu'eurent lieu, le lendemain, les obsèques du défunt, conformément au désir qu'il avait exprimé de reposer dans la tombe de ses parents bien-aimés. Or, à Sainte-Christine comme à Saint-Philbert, l'église fut remplie par une très belle assistance, parmi laquelle on remarquait une importante délégation des habitants de Saint-Philbert, et une quinzaine de prêtres, amis, compatriotes ou confrères de cours du défunt.

La messe fut célébrée par M. l'abbé Durand, professeur au collège Saint-Louis de Saumur. Deux de ses confrères de Saint-Louis, compatriotes de M. l'abbé Bry : MM. les abbés Louis Moreau et Pierre Devau l'assistaient à l'autel.

Avant de donner l'absoute, M. l'abbé Hautreux, curé du Champ, monte en chaire, et dans une délicate allocution, que nous nous contenterons de reproduire ici presque textuellement, retraça, à grands traits, la vie de celui qui, pendant dix ans, avait été son collaborateur très aimé et très dévoué.

« Né à Sainte-Christine, le 21 août 1868, au sein d'une famille très-honorable et très chrétienne, M. l'abbé Bry était tout jeune encore lorsqu'il perdit sa mère. Il fut élevé par deux excellentes tantes qui le suivirent dans les différents postes où il exerça son ministère de curé, et qui, jusqu'à l'heure de sa mort, l'entourèrent des soins les plus vigilants et les plus affectueux.

FLORENT 2381 Frédéric, Pierre (1844-1925)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (maître d'études) de diocèse d'Angers de 1866 à 1870

Curé de Neuvy-en-Mauges de 1879 à 1924